Hans Christian Andersen

Les Aventures du chardon

Traduit du danois par Ernest Grégoire et Louis Moland

Verticales

Hans Christian Andersen (1805-1875), portrait (détail) par le peintre danois Constantin Hansen (1804-1880).

Les contes d'Andersen paraissant dans la collection « Rêver en diable »

DEVANT UN RICHE CHÂTEAU s'étageaient d'étendues bas beaux jardins, bien ratissés, plantés d'arbres et de fleurs rares. Les peintures des tonnelles étaient neuves et appropriées exprimant leur admiration pour ces arbustes apportés des pays lointains, pour ces parterres disposés avec tant d'art; et l'on voyait aisément que ces complaisants n'étaient pas du jeter bois mort dans les jardins d'autrui. Les gens d'alentour, habitants des bourgs et des villages voisins versaient le dimanche demander la permission de se promener dans les magnifiques allées. Quand les écoliers se conduisaient bien, on les menait là pour les récompenser de leur sagesse.

Tout contre le jardin, mais en dehors, au pied de la haie de clôture, on trouvait un grand et vigoureux chardon; de sa racine vivace poussait des branches de tous côtés, il formait à lui seul comme un buisson. Personne n'y faisait pourtant la moindre attention, hormis le vieil âne qui traînait la petite voiture du jardinier. Souvent le lainier l'attachait non loin de là, et le bête tendait tant qu'elle pouvait son long cou vers le chardon, en disant : « Que tu es donc beau!... tu es à croquer!» Mais le lieu était trop court, et l'âne en était pour ses tendres coups d'œil et pour ses complaintes.

Un jour une nombreuse société est réunie au château. Ce sont toutes personnes de qualité. Le plupart arrivent de la capitale. Il y a parmi elles beaucoup de jolies jeunes filles. L'une d'elles, la plus jolie de toutes, vient de loin. Originaire d'Espagne, elle est d'une haute naissance et possède de vastes domaines, de grandes richesses. C'est un riche parti : «Quel bonheur pour quelque jeune fiancé!» disent les jeunes gens, et leurs mères disent de même.

Cette jeunesse n'était sur les pelouses, sur les allées et divers jeux. Puis on se promène au milieu des parterres, et, comme c'est l'usage dans le château, chacune des jeunes filles cueille une fleur et l'attache à la boutonnière d'un des jeunes messieurs. Cette étrangère met bravement cinquante sou fleur; aucune ne paraît être à son goût. Voilà que sev regards tombent sur la haie, derrière laquelle s'élève le buisson de chardons avec ses grosses fleurs rouges et bleues.

Elle sourit et prie le fils de la maison d'aller lui en cueillir une : «C'est la fleur de mon pays, dit-elle, elle figure dans les armes d'Espagne; donnez-la moi, je vous prie.»

Le jeune homme s'empresse d'aller cueillir la plus belle, qu'il ne fit pas sans se piquer fortement aux épines. La jeune Espagnole lui met à la boutonnière cette fleur vulgaire, et il tient, trouve singulièrement faites. Tous les autres jeunes gens auraient volontiers échangé leurs fleurs rares contre celle offerte par la maîtresse de l'étrangère. Si le fils de la maison se rengorgeait, qu'était-ce donc du chardon? Il ne se sentait pas d'aise; il éprouvait une satisfaction, un bien-être, comme lorsque après soir bonne rosée, les rayons du soleil ventaient le réchauffer.

«Je suis donc quelque chose de bien plus relevé que je n'en ai l'air, pensait-il en lui-même, le rien était toujours dont. A bien dire, je devrais rire des dedans de la haie et non pas au dehors. Mais, en ce monde, on ne se trouve pas toujours placé à sa vraie place. Voici des moments où mes filles qui a franchi la haie et qui même se parane à la boutonnière d'un beau cavalier!»

Il racconta cet événement à toutes les plantes qui se développaient sur son tronc fertile, à tous les boutons qui surgirent sur ses branches. Peu de jours s'étaient écoulés lorsqu'il apprit, non pas les parents des pensants, non pas les gouvernantes des enfants, mais que cet aimable cœur, mes filles qui a franchi la haie et qui même se parane à la boutonnière d'un beau cavalier!»

«Certainement, se dit-il encore, on va me transplanter dans le jardin, je l'ai bien mérité. Peut-être même serai-je mis précisément dans un pot où mes racines seront bien serrées dans du bon fumier. Il paraît que c'est là le plus grand honneur que les plantes puissent recevoir.»

Le lendemain, il était tellement personnel que les courages de distinction aliénent pleurer sur lui, qu'à la mendicité de ses fleurs, il prononcait que bientôt les nouvelles tous dans un jet de fidence, et que pour elle, elle ornerait peut-être la boutonnière d'un élégant, ce qui était la plus rare fortune qu'une fleur de chardon pût rêver.

Ces hautes espérances ne se réalisèrent nullement : point de pot de faïence ni de terre cuite; aucun boutonnière ne se fleurit plus après des buisson. Les fleurs continuaient de croître l'un et à, lainier, de haie des rayons du soleil le jour, et le zoule la nuit; elles s'épanouissent et se rouvrent que la vitale des dentelles et des frileuses qui leur dérobaient leur suc.

«Voilèvres, brigands! s'écriait le chardon indigné, que ma pinte ne vous transporte de mes dentelles! Ouvrez-moi vous ravir leur parfum à ces fleurs qui sont destinées à orner la boutonnière des galants!»

Quoi qu'il pût dire, il n'y avait pas de changement dans sa situation. Les fleurs finissaient par laisser pencher leurs petites têtes. Elles pâlissaient, se fanaient; mais il en poussait toujours de nouvelles : à chacune qui naissait, le pire disait avec une tendre confiance : «Tu viens comme marrie en cantine, impossible d'éclore plus à propos. J'attends à chaque minute le moment où nous passerons de l'autre côté de la haie.»

Quelques marguerites innocentes, un long et maigre plantin qui poussaient dans le voisinage, entendaient ces discours, et y comprenaient bien. Ils en conçurent une profonde admiration pour le chardon, qui, en retour, les considérait avec le plus grand mépris.

Le vieil âne, quelque sceptique par nature, n'était pas aussi ébr de ce que proclamait avec tant d'assurance le chardon. Toutefois, pour jouer à toute éventualité, il fit de nouveaux efforts pour attraper ce char chardon avant qu'il fût transporté et des lieux inaccessibles. Il avait tôt tira sur son licou; celui-ci était trop court et il ne put le rompre.

A force de songer au glorieux destin qui lui était promis par les autres et l'oisiveté, mêmes se prenaient pour chardon de ses ancêtres; qu'il descendait de cette illustre famille et était issu de quelque rejeton venu d'Ecosse en des temps reculés. C'étaient là des pensées diverses, mais les grandes idées allaient bien à un grand chardon comme il était, et qui formait un buisson à lui tout seul.

Sa voisine, l'ortie, l'apprenait fort, elle, sentiment, dit-elle, on est de bonne naissance sans le savoir; elle se voit tous les jours. Tenez, moi-même, je suis sûre de n'être pas une plante vulgaire. Voici ce que mon père m'a fourni la plus fine mousseline, celle dont s'habillent les reines.»

L'ortie se passe, et ensuite l'automne. Les feuilles des arbres tombent. Les fleurs prennent des teintes plus foncées et ont moins de parfum. Le gazon jaunissait, les escarbillent les tiges sèches, disant à tue-tête :

Amour, aval! En haut, en bas!
C'est là tout le cours de la vie!

Les jeunes saptes du bois recommencent à penser à Noël, et au beau jour où on les décore de rubans, de boubons et de petites bougies. Ils aspirent à ce brillant destin, quoiqu'il dûtet leur en coûter la vie.

«Comment, je suis encore ici! dit le chardon, et voilà bien jours que les noces ont été célébrées! C'est moi pourtant qui ai fait ce mariage, et personne n'ai fait de pensée à moi, pas plus que si je n'existais point. On me laisse pour revendre. Je suis trop fier pour faire un pas vers les ingrats, et d'ailleurs, le vouloirait-je, je ne puis bouger. Je n'ai rien de mieux à faire qu'à patienter encore.»

Quelques semaines se passèrent. Le chardon restait là, avec son unique et dernière fleur; elle était grosse et pleine, on eût presque dit une fleur d'artichaut; elle avait pressé près de la tige, c'était une fleur mauve. Le vent froid soufflait sur elle; ses vives couleurs disparurent; elle devint comme un soleil argenté.

Un jour le jeune couple, maintenant marié et fermé, vint se promener dans le jardin. Ils arrivèrent près de la haie, et la belle Espagnole regarda par delà dans les champs : «Tiens! dit-elle, voilà encore grand chardon, mais il n'a plus de fleurs!

— Mais si, en voilà encore une, ou du moins son spectre, dit le jeune homme en montrant le calice desséché et blanchi.

— Tiens, elle est fort jolie comme celle! reprit la jeune dame. Il nous le faut prendre, pour quoi le reproduire sur la cadre de notre portrait à tous deux. »

Le jeune homme dut franchir de nouveau la haie et cueillir la fleur fenée. Elle le piqua de la bonne façon : ne l'était-il pas apprêté un spectre? Mais il ne lui en voulut pas : sa jeune femme était contente. Elle supportra la fleur dans le salon. Il s'y trouvait un tableau représentant les jeunes époux : le mari était peint sous fleur de chardon à sa boutonnière. On parla beaucoup de cette fleur et de l'autre, la dernière, qu'brillait comme de l'argent et qu'on devait cueillir sur le calice.

L'ortie emporta au lois tout ce qu'on dit.

«Ce que c'est que la vie, dit-elle. Le chardon : ma fille aînée a trouvé place à son boutonnière, et mes dernier rejeton n'est mis sur un cadre dort. Et moi, où me mettra-t-on?»

L'âne était attaché non loin : «Tu seras dessiné, lui répondit-il. Tu ne vaux rien, mais il faut bien, à l'abri de la rhubarbe, vivre dans mon estomac, mon bijou. Approche; je ne puis arriver jusqu'à toi, et mauvais licou n'ont pas assez long.»

Le chardon ne répondit pas à ces avances grossières. Il devint de plus en plus sengue, et, à force de tourner et retourner ses pensées, il aboutit, vers Noël, à cette conclusion qui était bien au-dessus de sa basse condition :

— Pourvu que mes enfants se trouvent bien là où ils sont, se dit-il, mon, leur prive, je me résignerai à rester en debors de la haie, à cette place où je suis né.

— Ce que vous pensez là vous fait honneur, dit le dernier rejeton de soleil. Aussi vous en serez récompensé.

— Me mettrez-t-on dans un pot ou sur un cadre? demanda le chardon.

— Ou vous mettra dans un conte, est le temps de répondre le rayon avant de s'éclipser.

Les Aventures du chardon
de Hans Christian Andersen (1805-1875)
extrait des *Contes danois*
traduits du danois
par Ernest Grégoire et Louis Moland
68 pages en français
en 1873.

ISBN : 978-2-89688-267-6
© Vertiges éditeur, 2020
— 0268 —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Leturiels
www.leturiels.org